

HUGH HOWEY

OUTREDUNE

EXOFICTIONS
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Premier roman de Hugh Howey en six ans, *Outredune* nous replonge dans le monde d'*Outresable*, maintes générations après qu'une tempête de sable a recouvert la civilisation telle que nous la connaissons. À sa surface, quatre frères et soeurs, Conner, Rob, Palmer et Violette, tentent désespérément de se forger un avenir. Ils suivent les traces de leur père et de leur soeur aînée Vic, deux des plus grands plongeurs des sables, disparus dans les étendues désolées d'un désert sans fin. De l'autre côté du No Man's Land, sur une terre minière de l'Empire de l'Est, Anya voit son destin bouleversé le jour où une bombe atomique détruit son village. Déterminée à démêler les dessous de cette guerre, elle se lance dans une étrange contrée de dunes, en quête de revanche.

Avec cette suite haletante, Hugh Howey creuse un peu plus le sillon dystopique et confirme, dix ans après *Silo*, qu'il excelle comme personne à créer des univers imaginaires puissamment originaux.

"Intrigue menée tambour battant, *worldbuilding* fascinant, cette épopée post-apocalyptique comble toutes les attentes." – *Publishers Weekly*

"Hugh Howey est un véritable visionnaire et ses livres d'incroyables explorations de futurs possibles (…) J'adore ce qu'il fait." – Douglas Preston

OUTREDUNE

"Exofictions"

HUGH HOWEY

Hugh Howey s'est lancé dans la littérature après avoir été capitaine de yacht, couvreur et libraire. Son projet: écrire le roman qu'il aurait envie de trouver au rayon SF de sa librairie. Ce sera la trilogie Silo*, best-seller mondial. Actes Sud a également publié* Outresable*,* Phare 23 *et* Une colonie.

DU MÊME AUTEUR

SILO, Actes Sud, 2013 ; Babel nº 1283.
SILO ORIGINES, Actes Sud, 2014 ; Babel nº 1352.
SILO GÉNÉRATIONS, Actes Sud, 2014 ; Babel nº 1391.
PHARE 23, Actes Sud, 2016 ; Babel nº 1519.
SILO. L'INTÉGRALE, Actes Sud, 2017.
OUTRESABLE, Actes Sud, 2019 ; Babel nº 1726.
UNE COLONIE, Actes Sud, 2020 ; Babel nº 1847.

Carte et illustrations de Ben J. Adams

Titre orignal
Across the sand
Éditeur original
HarperCollins Publishers LLC
© Hugh Howey, 2022

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17980-9

Roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Thierry Arson
Illustration de couverture: Avec l'aimable autorisation de Jeremy Geddes

HUGH HOWEY

Outredune

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson

ACTES SUD

À ceux qui refusent de rester sans agir.


BELLATRIX
MEISSA
LES
MONTAGNES
DE PIERRE
BETELGEUSE
COLORADO
LE CHASSEUR


RIGEL
LES TERRES DÉSOLÉES DU NORD
DANVAR?
NO MAN'S LAND
SPRINGSTON
LES JARDINS DE L'OUEST
LOW-PUB
LES MILLE DUNES
SAINT

0

MESURE POUR MESURE
Victoria

Vic se rappelait la première fois qu'elle avait désiré tuer quelqu'un. Et pas en manière de plaisanterie comme le font les enfants quand ils disent "Je vais te tuer !" à un camarade qui leur a fait un tort quelconque, mais sur un mode mûrement réfléchi, planifié, qui débouche sur la décision finale de prendre une vie. D'y mettre un terme définitif.

C'est une chose qui vous change, lorsque vous découvrez cette ligne tracée dans le sable. Et elle vous change davantage dès que vous la franchissez.

Les hommes qui la plaquaient au sol dans le bordel de sa mère allumèrent une braise chez Vic, et elle ne culpabilisa pas de ce qui s'ensuivit. Tout comme elle ne culpabiliserait pas pour cette ville peuplée de monstres qui avaient torturé les siens depuis plus longtemps que quiconque pouvait s'en souvenir.

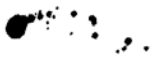
Elle avait accompli un long voyage afin de se venger des hommes qui avaient rasé Springston, qui avaient abattu le grand mur, là où elle avait passé son enfance. Elle était venue de loin dans le but de faire payer ces individus qui avaient tenté d'anéantir Low-Pub, le seul autre endroit où elle s'était jamais sentie chez elle. Elle avait traversé le No Man's Land avec une bombe atomique sur le dos, une arme qui,

lui avait-on dit, pouvait être mise à feu simplement, par forte pression.

Après avoir traversé le No Man's Land, Vic plongea sous une grande fissure dans la terre, dans laquelle coulait plus d'eau que mille êtres humains auraient pu en boire durant leur vie entière. Elle avait transporté la bombe pendant une semaine d'enfer total, tout le temps qu'il fallait pour réfléchir à ce qu'elle allait faire, et alors qu'elle planait sous cette ville sauvage construite sur les sables, elle n'éprouva aucun regret. Tout ce qu'elle ressentait, c'était la plaie ouverte de son existence, et la colère qui rongeait ses entrailles.

Elle créa une colonne ascendante qui jaillit dans la place centrale de la ville et s'y éleva de plusieurs mètres. Elle pressa le sable autour de la bombe pour lui donner la forme d'une sphère, puis elle comprima cette sphère en une boule de sable durci, ensuite en une petite bille qu'elle écrasa dans le poing de son étau mental.

Et cette braise enflammée en elle par ces hommes explosa. Elle s'était transformée en un brasier, dans cette contrée étrange et étrangère.



PREMIÈRE PARTIE

LA FIN DE TOUTES CHOSES

À qui autrui manque, celui-là manque à autrui. Il en a toujours été ainsi.

Le Roi nomade

Il n'est pas au monde de soulagement comparable aux paroles d'apaisement venues de votre tortionnaire.

Ancien haïku des Cannibales

1

JET DE PIERRES

Anya

Quatre heures plus tôt

— Je crois que tu as un ticket avec Jonah, dit Mell.

Anya tourna la tête vers sa meilleure amie. Elles rentraient ensemble de l'école, deux gouttes dans la rivière d'enfants qui se déversait à travers la ville. C'était leur dernier jour de cours, mais pas plus l'une que l'autre ne le savait. Elles ignoraient toutes deux que leur ville, leur foyer cesserait bientôt d'exister.

— C'est qui, Jonah ? demanda Anya.

— Le garçon qui nous suit, répondit Mell.

Anya jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Aucun doute, un garçon les suivait. Elle reconnut vaguement un des élèves de la section d'extraction minière. Il était plus jeune d'un an ou deux – seize ans, peut-être ? – mais il participait à quelques-uns des cours du plus haut niveau. Le soleil de l'après-midi se refléta sur ses lunettes ridicules quand il baissa la tête et remonta un châle miteux sur ses joues. Il était mince et cheminait courbé en avant, sous le poids de son sac à dos, lequel paraissait chargé de plomb mais devait être simplement plein de livres.

Semblant sentir l'attention furtive de la jeune fille, Jonah leva le regard, et Anya entraperçut une esquisse de sourire avant de se retourner, gênée qu'il l'ait vue l'observer.

— Quelle tache, ce mec, dit-elle, et Mell s'esclaffa.

Devant elles, quelques-uns des garçons plus âgés tiraient sur des cigarettes roulées. Anya ne fumait pas, mais elle adorait l'odeur. Elle en pinçait pour un des garçons, Kayek Wu, le capitaine de l'équipe de wicket, et quand elle le croisait dans le couloir elle sentait brièvement le tabac. Elle aimait la façon dont le parfum particulier du garçon traînait dans son sillage. Elle sentit un léger voile de sueur sous son foulard, à cause de la chaleur ambiante et du rythme de leur progression, car elles s'efforçaient de ne pas se laisser distancer par les longues foulées des garçons. Kayek se retourna, vit Anya derrière lui et rit en soufflant de la fumée. Aussitôt, Anya se mit à examiner le sol devant ses pieds.

— Il suffirait que tu ailles lui parler, suggéra Mell.

Anya joua l'incompréhension, comme si son amie la connaissait vraiment mal :

— Qui ?

— D'accord, comme tu veux. Mais ce n'est pas en te bornant à simplement désirer quelque chose que tu l'obtiendras.

Les deux amies continuèrent de marcher en silence. Anya pensait aux paroles de Mell, et à toutes ces choses qu'elle désirait dont elle ne parlait jamais. Ce qu'elle voulait, c'était partir d'Agyl, de l'école, s'éloigner des puits de mine. Elle rêvait d'une vie à l'est, au-delà des mers, où des rois et des reines aux somptueux vêtements tressés de fils d'or se déplaçaient en char dans le ciel, où toutes les ressources du sol étaient transformées pour créer un empire de magie et de merveilles. Mais c'étaient là des songes qu'il valait mieux étouffer, afin qu'elle ne devienne pas folle à vouloir les réaliser.

Le flot des élèves s'amenuisa peu à peu, à mesure qu'ils s'éparpillaient dans les rues étroites d'Agyl. Le temps

qu'Anya et Mell atteignent les ruelles sinueuses en bordure de la ville, les pavés avaient cédé la place à la terre battue et au gravier. Des chiens efflanqués trottinaient de long en large derrière des clôtures rouillées. Les ordures les plus légères voltigeaient dans le vent et s'enroulaient autour du réseau de câbles suspendus entre les maisons. Dans un jardinet, des poulets se pavanaient et picoraient des aliments apparemment inexistants dans la poussière. Les jolis magasins de vêtements du centre-ville s'étaient mués en boutiques de brocante, puis en ateliers de réparation, et finalement en décharges. Plus Anya se rapprochait de son quartier situé à la lisière nord de la ville et plus le monde semblait se déliter.

Arrivée près de la gorge, elle percevait maintenant les déflagrations épisodiques venues des mines, de l'autre côté, et certaines des explosions étaient tellement puissantes qu'elles soulevaient la poussière du sol. Les aimants et les champs électriques attiraient tout ce qui était utile dans l'éclatement de la terre, laissant le vent emporter le reste des débris loin de la ville elle-même, vers l'ouest et les terres désolées. Ses années d'études avaient conféré à Anya un savoir bien plus étendu que celui qu'elle aurait souhaité avoir concernant les procédés miniers, mais ces faits ne constituaient qu'un arrière-plan dans son esprit, exactement comme les détonations à l'ouest étaient un fond sonore sans importance dans sa vie.

Au-dessus de leurs têtes, les bennes suspendues qui convoyaient le matériau traité flottaient tels de gros oiseaux disgracieux dans le ciel de l'après-midi. Le chemin vers la maison s'étendait sous elles, vers le nord et le dépôt ferroviaire, les stations de délestage et les baraquements pour ouvriers, plus loin. Plus jeunes, Anya et ses amis avaient coutume de grimper à bord d'un de

ces baquets pour rentrer de l'école. Elle se demandait si les gamins faisaient toujours ce genre de choses. Arrivée à l'âge de treize ans, elle avait jugé que l'excitation des hauteurs et du déplacement ne compensait pas les dégâts infligés aux vêtements et les traces noires qui résistaient au lavage. À l'époque, les bennes avaient été synonymes d'excitation et d'exotisme ; à présent c'était à peine plus que des ombres qui défilaient sur le sol.

Juste au bord de la gorge s'étendaient les enclos des esclaves, où l'on parquait les arrivants de l'ouest. Anya et ses amis passaient quotidiennement devant le plus vaste de ces enclos : de longs bâtiments bas de toit, des canaux à vannes où la rivière était détournée et le minerai lavé, les odeurs entêtantes de produits chimiques masquant celles qui accompagnaient les conditions odieuses de ce labeur.

Ici, des générations d'élèves apprentis mineurs avaient gravé dans la terre poussiéreuse une piste qui s'incurvait vers les enclos, en témoignage d'années de curiosité et de sadisme. Peu de pierres jalonnaient son parcours. Elles s'entassaient maintenant entre les doubles clôtures où on les avait jetées. Ces derniers temps, Kayek et ses amis bourraient leurs poches de gros cailloux ramassés en ville. Ils jonglaient avec en riant, criaient et les lançaient comme des balles de wicket. Ils les transportaient sur plus d'un kilomètre et demi, simplement pour se livrer à ce divertissement cruel. Simplement pour faire halte près des enclos et les faire pleuvoir sur ces animaux qui osaient regarder vers la lointaine Agyl.

Certains de ces animaux reculaient en tressaillant. Certains s'enfuyaient. D'autres ne paraissaient pas sensibles au choc des pierres qui parvenaient à franchir l'obstacle de l'enclos. Sur la toiture en tôle ondulée, les projectiles lancés au hasard claquaient puis

s'immobilisaient, jusqu'à ce qu'une partie du toit s'affaisse sous leur poids conjugué.

Les enfants les plus jeunes étaient chargés de courir jusqu'au pied de la barrière extérieure, où ils récupéraient les pierres lancées trop court pour un autre jet. Anya avait depuis longtemps dépassé l'âge de cette corvée, mais elle effectuait toujours la course, malgré tout. Dans ses poches, elle emportait toutes les friandises qu'elle avait dérobées le jour même aux vendeurs ambulants en les cachant dans le creux de sa main, plus un croûton de pain économisé lors du déjeuner, avec un peu de moisissure dessus. Tout en ramassant les pierres devant l'enclos, elle lança le pain et les bonbons à travers l'espace la séparant des prisonniers. Entre les barreaux, elle cherchait un visage identifiable dans la foule, une jeune fille qu'elle avait connue quand son père surveillait les enclos et qu'elle passait là ses après-midis, à attendre qu'il ait terminé ses horaires. Elle voulait apercevoir l'enfant aux cheveux ébouriffés, aux prunelles lumineuses et aux questions bizarres. Violette. Mais Anya ne l'avait pas vue depuis des semaines.

Un caillou la percuta dans le dos, et un des garçons s'écria "Désolé !", mais une salve de rires suivit aussitôt. Anya ignora l'incident. Elle continua de dévisager les captifs avachis près des bacs de lavage, après la fin de leurs heures de travail. Elle porta son regard au-delà, vers les barrières de l'autre côté de l'enclos, là où des habitants des sables se tenaient immobiles et contemplaient l'immensité des terres désolées, à l'ouest. La fille n'était visible nulle part.

— Casse-toi de là ou je t'en balance un autre ! hurla un garçon.

Kayek. Anya ramassa deux pierres et rebroussa chemin en courant, pour les offrir aux garçons plus âgés et par

la même occasion tenter de rester avec eux, de s'agglutiner à leur groupe. Jonah avait fait son aller-retour obligatoire jusqu'à la clôture, elle le vit, mais il refusait de recommencer. Kayek projeta une des pierres d'Anya vers le jeune Jonah, avec le geste puissant d'un joueur de wicket, et le projectile toucha sa cible en plein front. L'autre tomba à genoux, et s'écroula sous le poids de ses livres.

— On ne se défile pas ! cria Kayek.

Jonah porta les mains à sa tête ensanglantée, se remit debout, rajusta ses lunettes et s'enfuit aussi vite que le permettait le fardeau de son sac, tandis que les autres se moquaient et faisaient pleuvoir des pierres sur lui.

— Navrant, dit Mell devant ce spectacle. Un vrai homme tient bon et combat, il ne se carapate pas.

— Je sais bien, soupira Anya. C'est un miracle qu'il ait survécu aussi longtemps.

— Mon père affirme que les gamins de ce genre, les têtes d'ampoule comme lui, sans aucun cran, ils finissent par errer dans les rues, à parler tout seuls.

Des mines déferla le tonnerre d'une explosion, et le sol trembla. Un nuage de sable et de débris s'éleva du défilé et fut emporté par le vent. Anya le suivit du regard. Et de l'autre côté de la clôture, elle vit l'image la plus étrange qui soit : une femme qui se déplaçait parmi les autres, toujours immobiles, une silhouette qui n'avait pas été là un instant plus tôt. Une femme vêtue d'une combinaison moulante couverte d'un entrelacs de fils scintillants qui collait à sa peau des chevilles au cou. Anya plissa les yeux qu'elle abrita d'une main pour dissiper le miroitement du soleil, et essayer de mieux voir ce que la femme faisait.

— Tu as vu ça ? demanda-t-elle.

— Quoi ? répondit son amie.

— Là, juste là.

Anya tendit le doigt. Mais, telle une apparition, la femme s'était évanouie. Elle semblait s'être fondue dans le sol de l'enclos aux animaux.

— Cette vieille peau ? railla Mell, en référence à une autre femme proche de la clôture. Dégoûtante. Ces phénomènes de foire devraient se laver, de temps en temps, au lieu de réserver l'eau à décaper notre minerai.

— Elle n'est plus là, bredouilla Anya.

La femme avait-elle été seulement présente ?

— Tu penses trop à ces taches. Allez. Ton beau gosse est en train de se barrer. On y va.

Elles suivirent le groupe de garçons et passèrent devant la décharge, puis les stations de chargement. Aujourd'hui, des dizaines de convois tournaient au ralenti. Le minerai accumulé dépassait des bennes telles des collines noires sur une plaine couleur rouille, et les trémies grondaient en déversant le minerai dans les baquets. Un des trains démarra en douceur, s'emplissant avec une telle rapidité qu'il conservait une vitesse presque constante. Les quotas étaient calculés pour les hauts-fourneaux voraces, à l'est.

Anya et les autres se frayèrent un chemin dans le dédale des convois à l'arrêt, sous les injonctions des gardes et des conducteurs qui leur ordonnaient de passer à l'écart. Plus loin dans la trouée, des hommes en tenue fouillaient le châssis d'un train en partance à la recherche de fugitifs. Les garçons passèrent sous les wagonnets, ceux-ci étant trop nombreux pour qu'ils prennent la peine de les contourner. Anya les imita, ses paumes refroidies par l'acier des rails, ses genoux frottant sur le gravier acéré. Le sac à dos de Mell se coinça contre le bas d'un chariot, et Anya dut l'aider à se dégager.

— Quand je me marierai, ce sera avec un gars qui habite à Southtown. Ici, je déteste.

Anya porta le regard plus loin, où des dizaines de voies se réduisaient à plusieurs puis à une seule. Par là s'étendaient les plaines rases, qui très loin donnaient sur la grande mer et l'or qui se trouvait de l'autre côté – le cœur de l'empire, où dans un passé reculé des guerres s'étaient déroulées, mais où régnait aujourd'hui la paix, où il y avait une variété de mets à savourer et plus de choses à porter que dans son imagination. Elle n'en avait rien vu de ses propres yeux, mais elle connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui s'en était suffisamment approché pour le voir de ses propres yeux.

— Ouais, approuva-t-elle à l'intention de Mell, tout en rêvant à un endroit bien plus éloigné que Southtown.

La propriété de la compagnie occupait un terrain situé juste après les voies, un ensemble de foyers disséminés ici et là, à l'intérieur d'une enceinte faite de plaques de contreplaqué se chevauchant et de tôle ondulée. Il existait plusieurs accès officiels, et des dizaines d'autres, moins connus. Ce fut par un de ces derniers que les garçons se glissèrent.

Mell les désigna d'un coup de menton.

— On va les regarder jouer au wicket, ce soir ? Il y aura une fête, après.

Anya regarda Kayek et les autres qui soulevaient la poussière en se poursuivant mutuellement vers leurs maisons.

— Je ne sais pas, j'ai une rédaction sur les minéraux à faire, dit-elle. Et les minéraux majeurs, c'est la barbe.

Mell eut un geste de la main, comme pour chasser une mouche.

— Oublie ça. J'ai les réponses pour la série de questions de demain. Ça te prendra cinq minutes à mémoriser.

— Ouais, super pour l'interro, mais après ça je vais rater l'exam de fin d'année. Et puis, mon vieux me tanne tout le temps avec ces trucs. Il dit que la seule façon de ne pas être coincé dans les mines, c'est de savoir tout ce qu'il est possible d'apprendre sur elles. Il dit que plus tu en sais sur un truc et moins tu bosseras en rapport avec ça.

Elle conclut d'une moue dubitative envers la logique des parents.

— Ah, c'est vrai, j'oubliais qu'il est rentré au bercail. Combien de temps, cette fois ?

— Il a été absent pendant quatre mois.

— Je veux dire, combien de temps il va *rester*, cette fois ?

— Tu veux dire : combien de temps tu as pour me convaincre d'organiser une autre soirée ? Ça n'arrivera pas. D'ailleurs il ne sait jamais de combien de temps il dispose. J'espère un bon bout. Tu aurais dû voir comme il était lessivé cette fois. Il est revenu à la maison avec une barbe tout emmêlée, comme s'il ne l'avait pas peignée ou lavée depuis son départ. Il a pris une douche, et ça a laissé une couche de boue de ça d'épaisseur. – Elle pinça l'air entre le pouce et l'index. – Ma parole, la compagnie le tue à moitié au travail.

— Ouais, mais à faire quoi ?

Anya haussa les épaules.

— Parce que mon père pense que le tien est un fainéant, dit son amie. Il dit que ton vieux est trop payé à ne rien faire, qu'il reste assis et regarde les autres se crever au boulot.

— Ton père est un poivrot. Quand tu me dis qu'il est capable de penser, ça m'étonne presque.

Mell lui décocha un coup de poing léger à l'épaule.

— Ouais, mais qu'est-ce qu'il fout, alors ? Comment ça se fait qu'il disparaisse pendant trois mois d'affilée

chaque fois ? Il n'est même pas enregistré dans le répertoire de la compagnie, tu le sais ? Je ne vois ni son salaire, ni rien. Tu es sûre qu'il a *vraiment* un boulot, au moins ?

— Mon père a un emploi, répliqua sèchement Anya.

Elle serra les poings et garda les yeux braqués sur la piste. Ces questions-là piquaient au vif. On les lui avait déjà posées, et elles venaient souvent de son propre reflet, dans le miroir fêlé de sa salle de bains.

— Ouais, alors quoi ? Pourquoi tu ne lui as jamais demandé toi-même ?

— Je lui ai demandé un tas de fois, répondit Anya. Mon père se débrouille très bien, voilà tout. Il résout les problèmes que personne d'autre n'arrive à résoudre. Et quand il rentre à la maison, il… il n'a pas envie d'en parler.

2

LE CHEMIN DE LA PRÉVENANCE

Anya

Anya et Mell se quittèrent là où le chemin vers leurs domiciles se séparait en une fourche. Perdue dans ses pensées, Anya faillit ne pas voir Jonah devant elle. Mais les garçons étaient pareils aux mots : dès qu'on en découvrait un nouveau, celui-ci vous semblait subitement être partout.

Pour une raison inconnue, cette demi-portion était accroupie pas très loin de la porte située à l'arrière de la maison familiale. Il donnait l'impression d'écrire quelque chose dans la poussière, mais il tournait le dos à l'arrivante. Anya sentit la colère bouillonner en elle devant l'intrusion dans sa vie privée que commettait ce petit fouineur, ce casse-pieds. Elle songea à la réaction de son père s'il tombait sur ce gamin curieux en train de rôder autour de leur domicile. Le Brock qu'elle connaissait casserait en deux le garçon.

Presque autant pour lui sauver la vie que pour lui flanquer une peur bleue, elle se glissa sans bruit derrière Jonah, sur la pointe des pieds, et hurla tout près de son oreille :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Dans le même temps, elle lui planta les ongles dans les côtes flottantes.

Jonah sursauta comme s'il avait été piqué par une guêpe. Il se leva d'un bond, fit volte-face et resta bouche

bée en découvrant qui l'avait surpris de la sorte – avant de s'enfuir aussi vite que si le reste de l'essaim allait l'attaquer.

Un accès d'hilarité fit se plier Anya.

— Quelle tache…

Elle aurait aimé que Mell soit là. La prochaine fois qu'elle verrait le garçon, elle lui flanquerait un coup de poing sur le nez, ou bien elle lui balancerait une pierre comme l'avait fait Kayek, décida-t-elle. C'était de très loin préférable à ce que ce petit naze méritait, et bien moins sévère que la sanction de son père pour être venu fureter dans les parages.

Après avoir tapé des pieds sur le sol pour chasser la poussière de ses bottes, elle ouvrit la porte-écran et entra.

— P'pa ? Je suis arrivée !

Le panneau fatigué claqua dans son dos. Au loin, la mine rugit sous la forme d'une explosion géante. Les assiettes frémirent dans le placard, les piles cliquetant l'une contre l'autre.

Anya répéta son appel une seconde fois avant de détecter l'odeur d'alcool. Elle suivit le fumet de cet indice hautement révélateur dans le salon et découvrit son père avachi sur son minable fauteuil à dossier inclinable, en train de ronfler.

— Ah non, papa. Merde alors, réveille-toi !

Elle lui saisit les mains et le tira en avant jusqu'à ce qu'il soit assis droit. Il secoua la tête, arma son bras pour donner un coup de poing, et leva vers elle un regard halluciné, empli de frayeur.

— C'est moi, dit-elle.

Jamais il ne la frapperait, elle le savait. Il avait simplement frappé dans son sommeil les fantômes qui le hantaient, quels qu'ils soient.

D'un revers de main, il essuya la bave qui avait coulé dans sa barbe.

— Justunpti somme, grommela-t-il. Justunpti somme.

— Ouais, allez, on sort du lit. Allez. Debout.

Elle passa un bras autour de ses épaules et essaya de le faire pencher en avant. Il accompagna le mouvement. Il devait peser trois fois plus qu'elle, mais ensemble ils réussirent à ce qu'il se mette sur pied. Il vacilla sur place et s'appuya sur la béquille que voulut bien jouer sa fille.

— Je devrais déjà être reparti… dit-il.

— Non, p'pa, tu ne devrais pas déjà être reparti. Tu viens juste d'arriver. Tu devrais rester un peu à la maison. Avec moi.

Ils se dirigèrent en titubant vers sa chambre, son père en traînant les pieds. Il n'était plus chaussé que d'une seule botte, délacée. Son haleine empestait le gin.

— Naaan ! Devrais déjà être parti. La bombe aurait dû exploser…

Il eut un geste brusque du bras, comme pour chasser une vision, avec une vigueur telle qu'il faillit basculer.

— Pas d'éclair, maugréa-t-il d'une voix tellement pâteuse qu'elle eut du mal à le comprendre. La vermine est toujours là-bas.

À travers la porte ouverte et jusqu'à son lit, Anya le dirigea de la même façon qu'on guide un gros rocher au bas des terrils. Son père s'effondra sur le matelas, les ressorts grincèrent mais tinrent bon, et un nuage de poussière s'éleva des pourtours de la couche.

— Quelque chose ne va pas de l'autre côté des sables, marmonna-t-il.

Anya lui retira son unique botte, et le dévisagea longuement.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "de l'autre côté des sables" ?

— La vermine ! s'écria-t-il.

C'était ainsi qu'il appelait les gens gardés en cage, les réfugiés qui s'étaient aventurés hors des terres désolées.

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda sa fille.

Elle posa la botte sur le sol et s'approcha de la tête du lit, où elle s'agenouilla comme ils avaient coutume de le faire lorsqu'ils priaient, à l'époque où ils croyaient encore en de telles choses.

— Sont toujours là-bas, murmura-t-il, et elle comprit qu'il sombrait dans la somnolence. Pas d'explosion. Pas d'éclair…

Comme en réponse, un rugissement s'éleva, en provenance des mines. La poussière s'étala dans l'air, percée par les faisceaux de lumière que lançaient les derniers rayons du soleil, et elle parut s'agiter d'un côté. Puis le père d'Anya se mit à ronfler.

Elle était incapable d'étudier. Ses yeux parcouraient les mots du texte, mais aucun ne faisait sens. Après avoir lu la première phrase à trois reprises, elle repoussa le manuel et passa dans la cuisine pour se préparer une chope de soupe et une tartine beurrée. Elle plongea la main au fond de la huche à pain, derrière les morceaux rassis et un croûton, et elle se rendit compte que les premiers durcissaient parce qu'elle ne cessait de les éviter. Une prophétie défaitiste qui se réalisait.

Elle emporta la soupe et le pain au-dehors et s'adossa contre le chambranle de la porte-écran. Des enfants plus jeunes jouaient à cache-cache sur le terrain communal. Pour la plupart, ses amis faisaient leur toilette avant de retourner en ville assister à la partie de wicket qui se jouerait ce soir dans la cour de l'école. Anya souffla sur la soupe en observant les petits qui peinaient à repérer un de leurs camarades ayant réussi à grimper sur les

toits. C'était le fils Pickett. Huit ans et demi seulement, mais aussi agile qu'une rainette. Alors qu'elle goûtait à sa soupe, son attention fut attirée par quelque chose à la limite de son champ de vision.

Elle crut tout d'abord à un chien roulé en boule et endormi, mais ce n'était en fait qu'un sac brun usé. Il appartenait à ce Jonah. Il l'avait certainement laissé tomber quand elle l'avait effrayé, et il avait été trop couard pour oser revenir le prendre.

Anya mangea tranquillement sa soupe tout en regardant le sac.

Il y eut un bruit soudain de l'autre côté du terrain, le grondement de quelqu'un qui court sur une toiture en tôle ondulée. La chasse avait commencé. Le petit Pickett sauta du restaurant sur la maison des Dawson. Ses poursuivants tournaient tous dans les mauvaises directions pour lui couper la retraite, et Anya vit tout de suite qu'il leur échapperait. Si seulement c'était aussi facile de gagner une partie de cache-cache, quand vous étiez plus âgée…

— Ah, et puis merde.

Elle posa la chope et fourra le dernier morceau de pain dans sa bouche. D'une poussée elle se leva du porche, et elle s'approcha sans hâte du sac. Peut-être y trouverait-elle des devoirs déjà rédigés, ce qui lui permettrait de suivre le conseil de Mell et de ne pas les faire elle-même. Ainsi elle pourrait aller voir le match de wicket et profiter de la fête ensuite. Et comme son père était ivre mort, il n'en saurait rien.

Le sac à dos était lourd. Elle le traîna devant l'entrée de la maison, le cala sur la première marche et ouvrit le rabat supérieur.

Elle glissa la main dedans. Ses articulations cognèrent contre quelque chose de dur. Une pierre. Elle regarda à l'intérieur du bagage et n'aperçut que des pierres. Le sac

en était empli. Pour le labo des minerais ? Un prof ? Un projet pour l'école ? Elle en sortit une et l'examina, puis une autre, mais elles n'avaient rien de particulier ou d'inhabituel. Du basalte igné, sans trace de minerai, le genre de projectiles idiots que les gamins lançaient pour s'entraîner. Rien d'étonnant à ce que le garçon ne soit pas revenu : qui aurait tenu à ça ? Mais que voulait-il donc en faire, nom de nom ? C'était une forme de punition ? Il s'entraînait pour devenir aussi fort et résistant que les autres, pour qu'ils renoncent à le harceler ? Ou bien il cherchait à muscler ses jambes afin de détaler plus vite, comme la petite poule mouillée qu'il était ? Anya eut une moue de pitié. Le père de Mell avait raison : les garçons comme lui finissaient dans la rue, solitaires et marmonnants.

À l'autre bout du terrain, une fillette sautillait sur une des nombreuses sentes dallées. Anya l'observa, la vit sauter à deux pieds puis deux fois, puis trois à cloche-pied, puis de nouveau à deux pieds deux fois, avant de passer sur une seule jambe, pivoter sur elle-même et repartir en sens inverse selon un schéma identique. Anya avait toujours été douée pour deviner ce qui poussait les gens à agir de façon bizarre, de prime abord. Elle pensait souvent être capable de prévoir le déroulement d'un événement avant qu'il se produise, par exemple en apercevant le début de trajectoire d'une pierre lancée et en prédisant son point de chute. Sans doute à force de travailler dans les enclos, comme son père quand il était plus jeune, coincé dans des villes frontalières le long de la gorge, habitant des logements avec des miroirs fêlés et des fuites dans la toiture.

Un schéma se dessina dans son esprit…

Elle scruta le terrain, se concentra sur les chemins qui menaient d'une maison à une autre pour se rejoindre et se mêler au centre de la surface découverte et fusionner

en un large cercle autour du vieux puits, englobant même le terrain de wicket. Elle suivit des yeux les allées étroites, de façon très semblable aux sauts successifs de la fillette sur celles-ci, et remarqua leur bifurcation vers sa véranda, à l'arrière de la maison, et comment cette allée-là n'était pas achevée, avec un bord non délimité d'un côté, et seulement à moitié de l'autre.

Anya s'avança et examina les pierres qui bordaient les chemins. Ignées. Basaltiques. Pas en provenance des tas de déblais proches, donc. Plutôt semblables aux roches brisées et découvertes quand on pose les fondations et qu'on trace les rues. Des pierres de la ville. De la roche issue d'Agyl. Aucune d'elles ne provenait de cet endroit précis. Curieusement, elle ne l'avait encore jamais remarqué.

Elle s'intéressa de nouveau au sac de Jonah. Pourquoi rassemblait-il ces pierres ? Pourquoi dégarnir la bordure du chemin qui menait à sa porte arrière ?

Et soudain l'évidence la frappa aussi nettement et proprement qu'une balle de wicket, et la frappa avec une telle force qu'elle en eut le souffle coupé. Le monde se brouilla devant ses yeux. Elle souleva le sac et déversa les fragments rocheux dans la poussière.

Des images lui revinrent du jeune garçon près de la barrière, chaque jour, qui ramassait des pierres.

Des images de lui qui en tendait une ou deux, avant de s'enfuir en courant comme un lâche, le dos courbé sous le poids de son sac.

Des images de lui rassemblant des pierres en ville avant que d'autres puissent le faire, et les transportant sur toute cette distance.

Les garçons plus âgés se plaignaient continuellement de la diminution des réserves de pierres à jeter. Ils râlaient toujours parce qu'il n'y en avait pas assez.

Anya regarda encore le terrain, ce dédale de chemins qui sinuaient dans toute la ville, et elle vit soudain l'équivalent d'années de travail à mettre hors de portée ces projectiles. Des années de travail. Pas à démolir, mais à disposer ces pierres et à construire avec.

Il y en avait un tas à ses pieds. Elle en prit une, qu'elle plaça dans l'alignement interrompu qui se dirigeait vers sa maison. Puis elle en mit une autre. Des claquements métalliques résonnèrent quand le petit Pickett traversa un toit au galop, et le reste des enfants se précipita à ses trousses. Un d'eux délogea une pierre dans une allée voisine, et la poussière de minerai atteignit certainement l'œil d'Anya, car elle le frotta d'un geste rageur et prit tout son temps pour aligner le restant des pierres telles qu'elles devaient l'être.

3

UNE BOULE DE GRIS

Anya

Les terrils des vieilles mines formaient des collines au nord de la ville. Le temps avait raboté le sommet des plus anciennes, l'usure du vent et de la pluie l'arrondissant pour leur donner cet aspect. L'herbe poussait partout, ponctuée de buissons vénérables et même d'un taillis. À l'extrémité d'un de ces monticules se dressait un ensemble de tours aériennes aux paraboles orientées à l'est, au sud et au nord, reliant la périphérie isolée de la ville au reste de l'empire grâce aux micro-ondes.

Les collines constituaient un site privilégié par les jeunes la nuit, assez proche du domicile pour que les parents ne s'inquiètent pas, et suffisamment éloigné pour que leur progéniture se sente à l'abri de la surveillance des adultes. Et il y avait un sentiment primitif à prendre de la hauteur, à regarder les choses plus bas que vous. Ou, peut-être, d'avoir conscience que personne ne baissait les yeux sur vous. Il n'avait pas fallu questionner beaucoup les joueurs de cache-cache pour apprendre que Jonah se trouvait probablement sur une de ces collines, d'où il contemplait le coucher de soleil.

Anya aurait dû rester à la maison et potasser ses cours, mais certains problèmes présentaient plus d'intérêt que d'autres. Elle avait besoin de savoir si son intuition se confirmait, si c'était bien ce gamin qui avait bordé de

pierres tous ces chemins, et depuis quand il avait commencé ce chantier. Comment avait-elle noté leur formation ? À cause de leur lente progression ? Comme le perçage laborieux d'une galerie de mine le long d'un filon prometteur ?

Quelques arbres avaient réussi à s'enraciner sur le flanc sud du terril le plus proche de la ville. Une poignée d'autres étaient morts et dressaient leurs squelettes nus à l'écorce blanchie et patinée, parfaits pour y grimper. Anya aperçut Jonah dans l'un d'eux. Il était perché sur une branche haute, le dos calé contre une fourche. Un livre ouvert sur les cuisses, il mordillait le bout d'un crayon ou d'une baguette.

L'ascension de la pente avait essoufflé Anya, et un caillou dans sa botte la gênait. Elle s'assit sur un des rondins disposés tels des bancs à la lisière de la ville, se déchaussa, et fit tomber le caillou. Ses pensées vagabondaient, de son père ivre aux interrogations écrites, puis des parties de wicket aux soirées où elle était allée seule.

Le ciel à l'ouest virait au rouge, la même teinte que des joues trahissant l'émotion. Un carillonnement lui parvenait d'un des nombreux clochers en ville, ces flèches s'élançant vers le ciel qui semblaient avertir les dieux de ne pas les écraser. Anya renfila sa botte. Elle observa la silhouette de la station de délestage, la terre qui se déversait des bennes et les tapis roulants qui la recrachaient en tas pointus dont les flancs finissaient en glissements de terrain. C'était magnifique, de loin.

La ville était bien plus que les mines, évidence qu'on oubliait aisément. C'étaient aussi des restaurants, des boutiques et des bars. Des places publiques avec des espaces gazonnés où les enfants couraient et se pourchassaient certainement, des adultes qui lisaient des livres et bavardaient sur les bancs, des gens qui promenaient

leur chien, qui rentraient du travail ou qui sortaient pour dîner. Cette nuit quelqu'un irait à son premier rendez-vous, tomberait amoureux et cela finirait par un mariage. Ailleurs, une dispute couvait, qui déboucherait sur un divorce. Étrange, cette façon qu'avait la distance de souligner les détails : Anya ne voyait rien de tout cela quand elle déambulait au cœur de la ville.

— Il y a plein d'églises, dit Jonah.

Elle tourna la tête et leva les yeux, découvrit le garçon debout à côté d'elle, qui la regardait. Il pointa le doigt en direction d'Agyl.

— Vingt-trois. Je les ai comptées. C'est celle de l'Union Première, celle que tu as remarquée. À mon avis, leur horloge est déréglée. Elle sonne toujours trop tôt. Tu y vas, toi, à l'église ?

— Non, lâcha Anya.

— Ouais, moi non plus. En fait, dans les gens que je connais, personne n'y va. Mais il y a un tas d'églises, et leurs cloches sonnent toujours, comme si quelqu'un les écoutait.

Anya laça la botte qu'elle venait de remettre, puis entreprit de resserrer les lacets de l'autre. Elle était irritée que le gamin soit venu l'importuner avec ses questions ineptes avant qu'elle ait pu se détendre complètement. Avant qu'elle ait le temps de délacer son autre botte, un éclair éblouissant jaillit dans la grisaille du crépuscule, une lumière pareille à un soleil aveuglant…

Un instant, elle pensa que c'était dans sa tête, un raté de ses neurones, une attaque cérébrale, ou qu'on lui avait frappé le crâne par-derrière avec un gros caillou. Mais elle ne ressentit aucune douleur, il n'y eut aucun bruit, seulement la floraison lumineuse au-dessus d'Agyl, partie du centre de la ville et s'épanouissant en un flash plus gros que l'agglomération elle-même.

Le phénomène était trop intense pour que la vue le supporte. Elle détourna les yeux et leva un bras replié pour protéger son visage. Lorsqu'elle osa enfin regarder de nouveau, un nuage géant était apparu, une sphère massive de fumée qui recouvrait tout. Tout. Et qui se dilatait. Engloutissant tout.

Anya assista à la scène dans un silence abasourdi. À moitié aveuglée, elle battit des paupières afin de chasser le vert qui brûlait ses rétines, et elle lutta pour comprendre ce qu'elle voyait.

Le grondement ne la frappa que quelques secondes plus tard. Un rugissement retentissant suivi d'un mugissement profond tandis que la boule grise se développait plus lentement, son centre se soulevant et gonflant jusqu'à une hauteur stupéfiante, jusqu'au ciel où elle repoussa de côté les nuages.

— Tu as vu ça ? s'exclama Jonah. Les mines…

— Ce n'étaient pas les mines.

En même temps que le nuage enflait et devenait moins dense, les ruines des vieilles constructions apparurent, éventrées, dont nombre d'entre elles orange dans les flammes. Une ville entière frappée et en feu.

Ses amis. Anya pensa subitement à ses amis, à Kayek et à Mell. Elle pensa d'abord à Kayek, et elle se détesta pour cela. Elle le sut alors même que les nuages grossissaient dans l'atmosphère, jamais elle ne se pardonnerait d'avoir pensé à lui en premier. Un vent chaud la gifla. Anya pensa enfin à son père, au besoin d'être à la maison, de gagner l'endroit où elle avait la certitude d'être en sécurité – même si plus personne ne l'était.

4

LES CHANCEUX

Anya

Au tréfonds de son être, dans ces ténèbres intimes où l'on garde les secrets, Anya culpabilisait. Elle avait toujours souhaité la destruction de la ville. Elle s'y sentait comme en cage, comme si c'était la seule chose qui l'empêchait de mener une vie meilleure. Ses pensées négatives y avaient concouru, d'une certaine manière.

Ce dont elle fut témoin après l'éruption vivrait en elle à jamais. Plutôt que de rentrer directement chez eux, elle se joignit à un groupe venu de l'avant-poste minier qui se dirigeait vers la ville dans le but de porter secours aux survivants. Ils trouvèrent des gens hébétés et sourds qui marchaient au hasard en titubant, la peau aussi noire que la poussière de minerai et pelant telle l'écorce d'un bouleau. La portée de l'explosion était si grande que ceux qui s'étaient trouvés à plus d'un kilomètre de son épicentre étaient rougis de cloques. Anya se dit que ceux-là auraient peut-être la chance de s'en tirer. Leur peau paraissait à vif, à croire que l'éclat de la déflagration les avait pelés. Et l'odeur… elle n'était comparable à aucune de sa connaissance, ou peut-être celle de cheveux brûlés, mais avec une note fétide et métallique. Elle noua un pansement de toile devant sa bouche, sans grand effet.

Le cataclysme s'était produit au crépuscule, et la nuit tomba rapidement. Sans électricité nulle part dans la

ville, ils durent travailler à la lumière des lampes torches et de la lueur vacillante qui planait sur tout le centre, où les bâtiments continuaient d'être la proie du brasier. Anya regardait attentivement le visage de tous ceux qu'elle aidait, dans l'espoir de reconnaître un ami, un camarade de classe, quelqu'un qu'elle connaissait. Mais elle craignait aussi que cela arrive. Elle n'était pas sûre de ce qui était le pire, entre ceux qui avaient péri et disparu en un clin d'œil, et ceux qui succombaient à des blessures que les démons eux-mêmes n'auraient pas rêvé d'infliger. Il y avait aussi les personnes qui s'en tireraient peut-être mais ne seraient plus jamais comme avant, les survivants qui avaient vu leurs proches mourir, sans rien pouvoir faire pour l'éviter.

Elle n'aurait pu dire combien d'heures elle consacra à panser les plaies de ces victimes en souffrance, à porter de l'eau à leurs lèvres, leur tenir la main pendant qu'ils rendaient leur dernier souffle, ou avant qu'une infirmière l'écarte en lui assurant qu'elle avait fait de son mieux et qu'il était temps de rentrer chez elle, pour s'occuper de sa propre famille. C'est seulement alors qu'elle prit conscience qu'elle vacillait de fatigue et du choc, et de ses efforts pour simplement se tenir debout. Il était près de minuit quand elle quitta la zone de triage installée près des gisements de minerai et prit enfin la direction de sa maison, ce qu'elle avait l'intention de faire des heures plus tôt. En longeant les enclos au sud des voies ferrées, elle constata distraitement qu'ils étaient ouverts, sans aucun garde, et leurs clôtures abattues.

Elle traversa la gare d'un pas chancelant, mécanique. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait emprunté ce même chemin pour rentrer avec ses amis. Avec Mell. Elle n'avait pas encore versé une seule larme, elle n'avait pas eu le temps de penser

à pleurer, mais elle tomba soudain à genoux sur le gravier à côté des rails d'acier, et elle sanglota jusqu'à ne plus pouvoir respirer, son corps secoué par l'intensité de ce qu'elle éprouvait.

— Anya ?

Jonah était là, une main posée sur le dos de la jeune fille, et il l'aida à se relever.

— Ça va, affirma-t-elle en le repoussant d'un geste et en se redressant seule. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'étais à la station de transfert, je voulais aider. Ils nous ont dit de rentrer chez nous.

Il secoua la tête, et Anya se rendit compte qu'il l'avait très certainement suivie jusqu'ici, avait vu les mêmes choses qu'elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Qui a fait ça ?

— Je n'en sais rien. Je crois qu'il y a peut-être une année en quantité de minerai explosif qui a détoné d'un seul coup.

— Ils ne stockent pas les minerais explosifs en ville. Quelqu'un a dit qu'on avait fait éclater une ligne de faille.

— Non. Ça n'avait aucun rapport avec la géothermie. C'était une explosion. Je l'ai vue.

— Est-ce qu'on nous a attaqués ?

Anya se figea. Elle n'avait pas envisagé cette explication. Elle avait supposé qu'il s'agissait d'un accident, d'un désastre minier, d'un test de quelque nouvelle technologie à l'université qui avait mal tourné… Une dizaine d'hypothèses avaient déjà tournoyé dans son esprit. Mais pas celle d'un acte délibéré. Pas la guerre. Pas une attaque. Cela signifierait qu'une autre explosion pouvait survenir à tout moment. La crainte horrible de se transformer en cendres et en brouillard d'une seconde

à l'autre lui donna la chair de poule. Elle s'élança vers la petite ville.

— Attends-moi !

Elle franchit la porte principale où quelqu'un avait disposé des bâtonnets lumineux verts pareils à ceux utilisés dans les mines, pour aider quiconque était encore vivant à trouver le chemin de son domicile. Il n'y avait personne dans les postes de contrôle. Anya aperçut une poignée d'enfants sur un toit près de la barrière, fascinés par le spectacle du cratère embrasé de la ville, au loin.

— Personne ne va dans cette direction, vous entendez ? lança-t-elle à la cantonade. Personne n'entre dans la ville, sous quelque prétexte que ce soit.

— J'attends ma maman, dit un des gamins.

Il faisait nuit, mais elle crut reconnaître le petit Pickett. De ce qu'elle avait vu, sa mère n'en avait sans doute pas réchappé. Et c'était certainement le cas de tous les parents présents dans Agyl au moment du drame. Elle ne savait pas trop ce qu'elle pouvait conseiller à ces petits.

Elle se tourna vers Jonah.

— Fais-les rentrer. Mets-les au lit, d'accord ? Ou dans n'importe quel lit. On se regroupera demain matin. Essaie de trouver quelques adultes dans le coin pour rechercher tous les enfants qui attendent leurs parents.

Jonah hocha la tête. Son visage n'était qu'un reflet verdâtre éclairé par les bâtonnets lumineux de mine, mais elle nota ses mâchoires crispées, la poussière et la suie sur ses traits, l'expression hagarde qu'elle arborait certainement, elle aussi. Ils avaient tous deux assisté à un désastre qu'elle n'aurait pas souhaité à son pire ennemi. Sur une impulsion, elle faillit poser la main sur son épaule, pour le réconforter, mais il se retourna vers la maison pour parler aux autres enfants.

Elle resta immobile un moment et songea aux souffrances à venir, au temps qu'il faudrait pour accepter tout ce qui avait disparu et les difficultés qu'il y aurait à vivre sans. Elle avait l'impression que le cours de son existence avait été brisé. Elle avait suivi un chemin bien défini, avec une destination claire, elle connaissait par cœur la routine de son quotidien. Tout cela était maintenant réduit en miettes. Elle n'avait aucune idée de ce qui allait arriver, mais elle n'y était pas préparée, c'était une certitude.

Au moins je ne suis pas morte. Cette évidence lui vint enfin. *Je ne suis pas allée en ville. J'aurais dû mourir. Je devrais être morte, maintenant.* Ces pensées la submergèrent d'un sentiment de panique, de danger alors qu'il était trop tard pour le contrecarrer, d'une terreur si profonde qu'elle en eut la nausée. Mais tout aussi subitement une vague d'euphorie, de joie l'envahit. *Au moins je ne suis pas morte.*

Anya rejeta cette réaction, s'en voulut de l'éprouver, parce qu'elle était toujours révoltée par la vue de tant de morts et de mourants, par la perte écrasante de ses amis – *tous* ses amis. Mais le soulagement d'être vivante subsistait, et l'irradiait. La simple joie de respirer. De sentir la fraîcheur de l'air nocturne sur ses bras et ses jambes. Même la fatigue dans ses muscles, la transpiration, la crasse sur elle, tout l'emplissait d'une sorte d'électricité, comme si elle était capable de soulever un baquet plein de minerai ou de réduire en poudre un quartier de roche entre ses mains nues.

— Je deviens dingue, murmura-t-elle. Je deviens dingue.

Rentrer à la maison et se coucher, c'était tout ce dont elle avait besoin. Elle abandonna les enfants à l'entrée principale et se hâta dans l'allée qui arrivait presque à

sa porte, dont quelques pierres seulement manquaient aux bordures.

La dernière fois qu'elle avait vu son père, il était hébété par l'alcool. Elle le laisserait cuver, si l'explosion et le chaos ne l'avaient pas réveillé. Qu'il continue donc à dormir, en croyant que leur monde était toujours intact.

Mais il y avait de la lumière à l'intérieur de la maison, l'éclat vif d'une lampe à gaz. Anya ouvrit la porte à la volée et s'engouffra à l'intérieur. Son père se trouvait toujours dans le salon, vêtu de sa tenue de travail de la compagnie et de ses hautes bottes de travail. Il fourrait de l'équipement dans un sac ouvert sur le sol.

— Papa !

Elle se précipita vers lui et s'effondra dans ses bras, en pleurs et tremblante.

— Tu n'as rien, dit-il à voix basse.

Il la tint à bout de bras et la regarda de la tête aux pieds, l'air aussi incrédule que s'il voyait un fantôme.

— Je vais bien.

— Tu n'as rien, répéta-t-il, et manifestement il n'arrivait pas à le croire.

— J'étais en haut d'un des terrils…

— Je suis tellement désolé, dit-il en secouant la tête, d'une voix rauque, brisée par l'émotion. Tellement désolé.

Il marmonna ces mots encore et encore, en la reprenant dans ses bras et en la serrant contre lui.

Quand il l'écarta, ses yeux s'écarquillèrent d'inquiétude.

— Est-ce que tu… Tu n'es pas allée en ville, hein ?

— J'ai essayé d'aider… commença-t-elle, en essuyant nerveusement ses larmes.

— Va te doucher.

— P'pa, mes amis, tous ces gens…

— Anya, va te doucher maintenant. Tout de suite, ordonna-t-il, et il l'entraîna vers la salle de bains. Tu ne lésines pas sur l'eau, tant qu'elle coule toujours. Tu te frottes très fort, tout le corps. Et ensuite tu rassembles tes affaires.

— On va où ?

Elle comprit soudain qu'ils ne resteraient pas ici, que la ville n'existait plus, qu'il ne subsistait plus rien de ce qu'elle connaissait.

— Pas nous, toi. Tu vas vers l'est, à Kaans. J'ai une cousine qui t'accueillera, là-bas.

— Je ne veux pas aller vivre avec une cou…

— Tu m'écoutes, maintenant. Écoute-moi bien. Marya va prendre soin de toi. Je vais me débrouiller, quelqu'un de la compagnie va y aller avec toi, pour être sûr que tu y arrives sans problème. Alors mets tout ce qu'il te faut dans un sac. Mais avant tout, je veux que tu prennes une douche. Cette bombe…

Son père se détourna à demi, prit le temps de se ressaisir, puis :

— Cette bombe est une vraie saloperie, tu m'entends ? Tu restes loin de cette ville. C'est un ordre.

— Une bombe ? Jonah… Mon ami Jonah a dit qu'on était attaqués. Est-ce qu'on est en guerre ?

— Pas en guerre, non. C'est des terroristes. Cette vermine…

— Viens avec moi, p'pa. Tu ne peux pas rester ici, toi non plus. Je ne veux pas être seule.

— Tu ne seras pas seule. Tu seras avec de la famille. Je… Anya, j'ai fait un truc très moche. Je veux que tu l'apprennes de ma bouche, parce que c'est peut-être la dernière fois que j'aurai la possibilité de te le dire. J'ai essayé de faire quelque chose de très bien pour cette ville, quelque chose qui mettrait fin à ce foutu boulot

que je fais, pour que toi non plus tu ne sois pas forcée de le faire plus tard, pour que tu n'aies jamais besoin de te servir de tout ce que je t'ai appris, pour que tu puisses bosser dans les mines seulement si tu le décidais ou bien, bordel, dans n'importe quoi d'autre que ça. Et ils s'en sont servis contre moi. J'avais un projet, et maintenant… Tout ça est ma faute.

La pièce entière se mit à tanguer. Anya s'appuya d'une main contre le mur, pour se stabiliser.

— Une bombe ?

Elle se remémora ce qu'il avait bredouillé plus tôt, dans les vapeurs de l'alcool, quand il avait balbutié quelque chose à propos d'une bombe.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Rien de ce qu'il disait n'avait de sens. Elle était perdue.

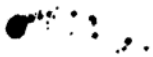
— C'était destiné à eux, dit-il. Il n'y a pas moyen de les arrêter. Je ne sais pas comment ils s'y sont pris, mais je vais le découvrir.

— Qui ? Je ne comprends pas.

— Douche-toi immédiatement. On pourra en parler quand tu feras ton sac. Pendant que je finis de faire le mien.

— Et après ? Où est-ce que tu vas ?

— À l'ouest, répondit-il. Je dois terminer ce que j'ai commencé.





DEUXIÈME PARTIE

PLUS LES CHOSES CHANGENT…

Les gens ne voient que ce qu'ils désirent avoir, jamais qu'ils détiennent ce que les autres convoitent.

Le Roi nomade

Le puits s'est asséché
Par l'enfer, le puits s'est asséché
Nous allons tous mourir

Ancien haïku des Cannibales